



HAL
open science

La ‘barbarisation de l’ennemi’ : la parenté entre Phéniciens et Carthaginois dans l’historiographie grecque relative à la Sicile

Corinne Bonnet, Adeline Grand-Clément

► To cite this version:

Corinne Bonnet, Adeline Grand-Clément. La ‘barbarisation de l’ennemi’ : la parenté entre Phéniciens et Carthaginois dans l’historiographie grecque relative à la Sicile. *Alleanze e parentele. Le "affinità elettive" nella storiografia sulla Sicilia antica*, Apr 2010, Palerme, Italie. pp.161-177. hal-02072882

HAL Id: hal-02072882

<https://hal.science/hal-02072882>

Submitted on 26 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



TRISKELES
COLLANA DI STUDI ARCHEOLOGICI

Alleanze e parentele

Le “affinità elettive” nella storiografia
sulla Sicilia antica



Alleanze e parentele

SALVATORE SCIASCIA EDITORE



SALVATORE SCIASCIA EDITORE



TRISKELES
COLLANA DI STUDI ARCHEOLOGICI

Alleanze e parentele

Le “affinità elettive” nella storiografia
sulla Sicilia antica

Convegno internazionale
Palermo 14-15 aprile 2010

a cura di

Daniela Bonanno - Corinne Bonnet - Nicola Cusumano - Sandra Péré-Noguès

SALVATORE SCIASCIA EDITORE

PROPRIETÀ LETTERARIA RISERVATA

©

Copyright 2010 by Salvatore Sciascia Editore s.a.s.

Caltanissetta-Roma

www.sciasciaeditore.it

sciasciaeditore@virgilio.it

ISBN 978-88-8241-375-0

Stampato in Italia / Printed in Italy

Publicato con il contributo dell'Istituto Gramsci Siciliano – onlus
e della Fondazione I. Buttitta

In copertina

Stele ornamentale, sarcofago greco (V sec. a. C.) - Museo di Agrigento

La « barbarisation de l'ennemi » : la parenté entre Phéniciens et Carthaginois dans l'historiographie grecque relative à la Sicile

de Corinne Bonnet & Adeline Grand-Clément*

Le concept de « parenté », qui occupe une place centrale dans l'ethnographie et l'historiographie anciennes, a vocation à structurer et hiérarchiser le cosmos, et à penser les rapports des peuples entre eux dans la dimension historique¹. Il est susceptible de créer des réseaux familiaux qui peuvent tantôt délimiter les paysages grecs et barbares, tantôt transcender cette opposition. Les Tyriens et les Sidoniens, qui appartiennent « naturellement » à la sphère barbare, ne rappellent-ils pas volontiers leur ambition d'être à l'origine de la fondation de Thèbes, à travers le personnage de Cadmos² ?

Nous envisagerons ici le cas de la parenté entre Phéniciens et Carthaginois telle qu'elle est mise en scène dans certaines sources grecques relatives au contrôle de la Sicile afin de souligner leur appartenance à la sphère barbare. Nous prendrons plus spécialement en considération les effets d'écho entre la conquête de la Phénicie par Alexandre le Grand et les diverses phases de la confrontation entre Grecs et Puniques en Sicile. Les périodes de crise ou de guerre sont précisément celles où l'on stigmatise les oppositions : Grecs/Barbares, identité/altérité, culture/sauvagerie, etc., alors que, en temps normal, elles n'ont rien d'irréductible³. De surcroît, les Phéniciens sont en général perçus par les Grecs comme des « barbares de proximité », protagonistes notamment de l'alphabétisation de la Grèce⁴, tandis que leurs frères Carthaginois pouvaient faire valoir une constitution admirée par Aristote lui-même⁵. Dedans et dehors, en quelque sorte, proches et lointains, Phéniciens et Puniques occupent un espace ambivalent dans l'ethnographie grecque. Or, la parenté qui les unit est inscrite au cœur même du mythe de fondation de Carthage, tel qu'il nous est transmis par divers auteurs grecs et latins, remontant pour une bonne part d'entre eux à Timée « le Sicilien »⁶. Réactualisé par le rite de la participation à la

* Université de Toulouse - UTM.

1 Voir Curty 1995 ; Jones 1999 ; Lücke 2000 ; Isaac 2004 ; Scheer 2005, 216-231.

2 Edwards 1979. Voir par exemple l'inscription du Sidonien Diotimos qui, au II^e siècle av. J.-C., affiche fièrement cette parenté : Bickerman 1939, 91-99 ; Ebert 1972, 188-193, n°64 ; Merkelbach – Stauber 2002, 274-275. Les auteurs grecs font naturellement écho à cette parenté : cf. Quinte-Curce, *infra*, note 13.

3 Calame 2008, 33-53.

4 Hérodote V, 58.

5 Aristote, *Politique*, II, XI, 1-16.

6 Scheid – Svenbro 1985, 328-342 ; Lancel 1992, 32-35 ; Haegemans 2000, 277-291.

panégyrie annuelle de l'Héraclès tyrien, alias Melqart, et par le versement d'une dîme sur le butin de guerre, ce lien fort et pérenne est constitutif de l'identité des uns et des autres⁷.

En Sicile, à l'occasion des guerres opposant Grecs et Puniques, la solidarité résultant de cette parenté constitue, pour les historiens grecs et romains, une clé de lecture des événements, en particulier de l'ampleur exceptionnelle de la violence et de la durée du conflit. D'ailleurs, à l'époque hellénistique qui voit le modèle historiographique de l'histoire universelle émerger et s'imposer⁸, il devient naturel de relier les événements sicéliotes à ce que l'on observe ou enregistre de l'autre côté de la Méditerranée, en Phénicie. Le long siège de Tyr par Alexandre, en 332 av. J.-C. – qui présente les mêmes caractéristiques de durée et de violence que certains épisodes des conflits qui touchèrent la Sicile⁹ – offre un terme de comparaison que les auteurs vont subtilement exploiter¹⁰. La guerre d'Alexandre dirigée contre les peuples orientaux, les Perses d'abord, mais aussi leurs alliés phéniciens, est en effet présentée comme une revanche contre les Barbares qui, de la Guerre de Troie aux Guerres Médiques, ont tenté de peser sur le destin de l'hellénisme¹¹. C'est donc, en Sicile comme en Phénicie, une guerre juste et légitime¹² que mènent les Grecs, face à un ennemi « barbarisé » par le biais de divers procédés, dont la mise en avant des « affinités électives » entre Phéniciens et Puniques, d'une rive à l'autre de la Méditerranée.

Partons donc de la Phénicie et de la manière dont le siège de Tyr est explicitement mis en rapport avec les événements de Sicile. Cité réputée inexpugnable et puissance méditerranéenne reconnue, Tyr, au terme de sept mois de résistance et de combats d'une férocité inouïe, tombe dans les mains d'Alexandre. L'événement alimente chez les historiens diverses réflexions sur le destin des empires. Ainsi Quinte-Curce :

« (...) ville illustre dans le souvenir de la postérité par l'ancienneté de son origine et les fréquentes alternatives de son destin. Fondée par Agé-

7 Arrien, *Anabase*, II, 24 5 ; Quinte-Curce IV, 2, 10-12 ; IV, 3, 19-23 ; Polybe XXXI, 12, 12. Sur ce lien, voir aussi Diodore XX, 14, 1-2. Cf. Ferjaoui 1993, 27-46.

8 Marincola 2007, 171-179.

9 Voir en dernier lieu Amitay 2008, 91-102.

10 Pour un récit des événements, voir Lane Fox 1973, 178 ss.

11 Cf., par exemple, Pownall 2006, 13-25.

12 Voir ainsi la lettre d'Alexandre à Darius citée par Quinte-Curce IV, 1 : « Le roi Alexandre à Darius. Ce Darius, dont tu as pris le nom, a fait souffrir toute espèce de maux aux Grecs qui habitent la côte de l'Hellespont, et aux colonies grecques de l'Ionie ; ensuite, il a passé la mer avec une armée immense, et porté la guerre au sein de la Grèce et de la Macédoine. Après lui, Xerxès est venu nous attaquer à la tête d'une foule innombrable de Barbares : vaincu dans une bataille navale, il laissa cependant Mardonios en Grèce, pour saccager, même absent, nos villes et brûler nos campagnes. Si Philippe, mon père, est mort assassiné, qui ne sait que ce fut par des hommes que vos agents avaient gagnés par l'espoir de riches trésors ? Vous ne savez entreprendre que des guerres iniques, et, lorsque vous avez des armes, vous mettez cependant à prix les têtes de vos ennemis ; c'est ainsi que toi-même, à la tête d'une si puissante armée, naguère encore tu as voulu acheter mille talents un assassin pour me frapper. »

nor, longtemps elle fut maîtresse de la mer, non seulement en ses propres parages, mais partout où ses flottes eurent accès ; de plus, si l'on veut en croire la légende, cette nation est la première qui ait enseigné, ou appris, l'alphabet. En tout cas, ses colonies se répandirent presque dans le monde entier : Carthage en Afrique, en Béotie Thèbes, Gadès sur l'Océan. »¹³

Dans cette analyse rétrospective, la filiation entre Tyr et Carthage contribue à orienter la lecture des événements. Informés du destin funeste de l'empire punique en 146 av. J.-C., les auteurs classiques se prêtent au jeu du miroir entre Phéniciens du Levant et du Couchant. Les uns et les autres, puissances transitoires, sont destinés à tomber sous la coupe des Grecs, puis des Romains¹⁴.

Dans la même logique, la parenté entre Phéniciens et Carthaginois est un ingrédient non négligeable du récit des événements tyriens de 332 av. J.-C. En effet, tandis que les combats font rage sur l'île de Melqart fermée au Macédonien, les auteurs grecs et latins soulignent la présence de théores carthaginois venus dans la « métropole » rendre hommage à Héraclès, conformément à un « usage ancestral »¹⁵. Ils encouragent les Tyriens à tenir bon, annonçant l'arrivée de secours en provenance de Carthage, une promesse qui enflamme les Tyriens dans leur volonté de résister. Cependant, ce n'est au final qu'un soutien moral que Carthage, aux prises avec une guerre intérieure, offre à ses « frères ». Contraints de se battre pour leur propre salut en terre africaine, divisés et velléitaires, les Carthaginois, autant que les Tyriens, apparaissent comme impuissants face aux Grecs unis autour d'Alexandre.

La manière – originale – dont Justin¹⁶, abrégiateur de Trogue-Pompée, fait écho à ces événements mérite un détour. Au sujet des encouragements des Carthaginois, il écrit en effet :

« Animés par l'exemple de Didon, qui avait fondé Carthage et soumis à ses lois la troisième partie du monde, ils eussent cru se déshonorer en montrant moins de courage pour la défense de leur liberté, que n'en avaient déployé leurs femmes pour la conquête d'un empire. »

La référence à Didon et aux femmes phéniciennes entreprenantes ne manque pas d'intérêt. Elle contribue à dessiner les contours d'une puissance connotée négativement sur un double registre puisqu'elle est barbare et issue d'une lignée féminine¹⁷. Autant dire que sa fin est inscrite dans sa naissance. La solidarité identitaire qui relie Tyr et Carthage, les Phéniciens et les Puniqes, et qui se manifeste concrètement lors du siège d'Alexandre traduit le fait qu'ils appar-

13 Quinte-Curce IV, 4, 19-21.

14 Sur l'écho historiographique du destin de Carthage, Bonnet 2005, 139-160.

15 Cf. note 7.

16 Justin XI, 10, 13-14.

17 Cf. Bonnet 2011.

tiennent à un même monde, un monde qui n'est pas celui des Grecs, en dépit de certaines valeurs communes, comme l'attachement aux coutumes ancestrales. C'est un monde différent et étrange, où les valeurs peuvent même être inversées, selon un procédé usuel dans l'ethnographie grecque¹⁸ : entre masculin et féminin, entre respect et cruauté, entre loyauté et perfidie, entre norme rituelle et sacrifice humain... L'hypothèse que suggèrent les textes est que l'intrusion de Carthage sur la scène tyrienne légitime encore davantage le projet idéologique d'Alexandre, champion de l'hellénisme dans toute l'oïkoumène, vainqueur de la coalition phénico-punique. La confirmation de cette lecture vient de Quinte-Curce qui précise qu'aux ambassadeurs carthaginois épargnés, Alexandre déclara la guerre « que la nécessité du moment remettait à plus tard »¹⁹. D'est en ouest, la puissance du Macédonien était appelée à se déployer contre tout ce qui n'est pas grec.

L'épisode qui, dans le siège de Tyr, illustre le mieux le processus de « barbarisation » de l'ennemi concerne le comportement et le traitement des dieux ; il va nous orienter vers la Sicile. Un Tyrien, racontent les sources, vit en songe Apollon abandonnant la ville²⁰. Accusé de vouloir faire le jeu des Grecs, il échappa à la lapidation en se réfugiant comme suppliant dans le temple d'Héraclès. Quant aux Tyriens, ils cédèrent à la superstition (*deisidaimonèsantes*) et attachèrent la statue d'airain d'Apollon avec des chaînes d'or à son piédestal²¹ ou à l'autel d'Hercule, le *numen* tutélaire, afin qu'il le retienne²². Violents, cruels et primitifs dans leur manière de conduire la guerre de résistance contre les Grecs, les Tyriens s'avèrent aussi superstitieux et irrespectueux des dieux. L'emphase diodoreenne sur cet épisode dont les antécédents, nous allons le voir, concernent la Sicile est significative. Tandis qu'Arrien, dans son récit, n'applique jamais le terme de « barbares » aux Tyriens, Diodore, lui, l'utilise régulièrement. Son origine occidentale a probablement favorisé la « barbarisation » des Tyriens, alimentée par le souvenir des conflits sicéliotes entre Grecs et Puniques.

C'est, en effet, au livre XIII que Diodore²³ relate par le menu l'histoire de la statue d'Apollon enchaînée par les Tyriens ; il remonte pour cela à des événements datant de 406 av. J.-C. :

« À l'égard de la Sicile, Himilcon, général des Carthaginois, acheva de démolir et de raser ce qui restait encore de la ville d'Agrigente ; quant aux temples, il détruisit avec le marteau les éléments sculptés et les chefs d'œuvre que le feu n'avait qu'endommagés et défigurés. Partant de là avec toutes ses troupes, il se jeta sur le territoire de Géla et de Camarine, et parcourant tout ce pays, il y trouva de quoi procurer à ses soldats bien

18 Hartog 2001.

19 Quinte-Curce IV, 4, 18.

20 Diodore XVII, 41, 7-8 ; Quinte-Curce IV, 3, 21-23 ; Plutarque, *Alexandre* 24.

21 Plutarque, *Questions romaines* 161.

22 Quinte-Curce IV, 3, 22.

23 Diodore XIII, 108, 2-4.

des richesses. Après quoi, se fixant à la ville de Géla, il posa son camp au pied des murailles, le long du fleuve de même nom. Les habitants avaient hors de leurs murs une statue de bronze (*andrianta chalkoun*) qui était un Apollon, d'une hauteur prodigieuse, qu'un oracle leur avait ordonné de consacrer (*anethèkan*) à ce dieu. Les Carthaginois l'envoyèrent à Tyr. Mais dans le temps que les Tyriens furent assiégés par Alexandre, ils profanèrent (*kathubrizon*) cette statue, comme étant favorable à leurs ennemis. Timée raconte à ce sujet, qu'après la prise de Tyr par Alexandre, les Grecs vainqueurs rendirent de grands honneurs et firent de grands sacrifices à cette même statue, à laquelle ils attribuaient leurs succès, et que cette cérémonie tomba précisément au même jour et à la même heure que les Carthaginois, bien des années auparavant, avaient insulté Apollon devant Géla. Ainsi, bien que cet événement se soit déroulé à une autre époque, il ne nous a pas paru inopportun de le mettre en parallèle, en raison de la singularité des conjonctures (*paradoxon*). »

L'armature idéologique du texte est forte et claire ; le vocabulaire traduit la violence d'un comportement en tous points condamnable. La mention de Timée comme source de Diodore est intéressante dans la mesure où elle oriente également vers un milieu sicéliote. Le texte s'efforce de suggérer un *continuum* comportemental entre Carthaginois et Tyriens et, simultanément, une *opposition* entre eux et les Grecs qui rétablissent une saine et pieuse communication entre les hommes et les dieux. La coïncidence chronologique, qui rappelle d'autres épisodes de ce type²⁴, vise à souligner l'identité entre Tyriens et Carthaginois, d'une part, la fonction rédemptrice des Grecs, d'autre part. Le verbe qui sert à caractériser l'agir des Tyriens à l'égard de la statue d'Apollon, *kathubrizon*, ajoute un ingrédient traditionnel du portrait du Barbare, à savoir l'*hybris*. Autour de la manipulation de cette statue se cristallisent donc des enjeux symboliques importants. Diodore²⁵, relatant la fin du siège, après sept mois de combats sans concession, attribue comme premier acte souverain à Alexandre le fait d'entrer dans le temple d'Apollon et de lui ôter ses chaînes d'or.

Provoquée par la fermeture d'un sanctuaire²⁶, la conquête de Tyr s'achève par la libération d'un lieu de culte. Apollon est rendu à la liberté et, de manière assez étonnante, ce n'est pas Alexandre qui devient son ami, mais le dieu qui, tel un *philos*, intègre l'entourage du nouveau roi²⁷. Le processus d'appropriation et de hiérarchisation est clair : Alexandre domine et organise la société des dieux, comme celle des hommes. Tout comme l'Apollon pythien, fondateur de Géla, l'Héraclès tyrien, Melqart, assimilé à l'Héraclès argien dont Alexandre

24 Gauthier 1966, 5-32 ; Krings 1998, 261-326.

25 Diodore XVII, 46.

26 Pour rappel, le siège s'engage parce que les Tyriens refusent à Alexandre l'entrée dans le sanctuaire insulaire d'Héraclès-Melqart ; cf. Arrien II, 15, 7.

27 Diodore XVII, 46, 6.

prétend descendre²⁸, bénéficie aussi, au sortir du siège, de l'attention intéressée d'Alexandre, et est intégré dans l'orbite personnelle du roi et de la culture grecque.

La « barbarisation » de l'ennemi est encore illustrée par le biais de la mention d'un recours possible à des sacrifices humains à Tyr durant le siège²⁹ :

« De plus, certains conseillaient de reprendre un rite que je ne saurais croire agréable aux dieux et qu'on avait suspendu depuis des siècles : le sacrifice à Saturne d'un enfant de famille libre ; ce rite sacrilège plutôt que sacré (*sacrilegium uerius quam sacrum*), a été transmis par ses fondateurs à Carthage où, dit-on, il fut pratiqué jusqu'à la destruction de la ville ; et si le conseil des anciens qui détenait l'autorité n'y avait fait obstacle, une superstition funeste (*dira superstitio*) aurait triomphé des sentiments d'humanité. »

Les Tyriens se seraient donc dangereusement approchés du seuil de la barbarie, un seuil que les Carthaginois, eux, franchirent constamment, notamment dans le contexte des luttes pour le contrôle de la Sicile. En 310 av. J.-C., peu après la conquête de la Phénicie par Alexandre, au moment où Agathocle de Syracuse mettait le siège devant Carthage, y voyant un signe de la colère des dieux, les Carthaginois décidèrent de rétablir simultanément les hommages aux dieux de Tyr, interrompus depuis un certain temps, et les sacrifices humains à Kronos³⁰ :

« Attribuant au pouvoir des dieux la défaite qu'ils venaient d'essayer, les Carthaginois eurent recours aux prières publiques, et croyant qu'Héraclès, dont ils se disaient être une colonie, était particulièrement irrité, ils envoyèrent à Tyr une immense quantité de riches offrandes. Descendants de cette ville, les Carthaginois étaient jadis dans l'usage d'envoyer à ce dieu le dixième de tous leurs revenus ; mais par la suite, devenus riches et opulents, ils n'envoyèrent presque plus rien, croyant pouvoir se dispenser de la protection du dieu. Leur désastre récent les ramena au repentir, et tous se souvinrent du dieu de Tyr. Parmi les offrandes qu'ils envoyèrent se trouvaient des chapelles d'or tirées de leurs propres temples, pensant que par ce genre de consécration ils parviendraient plus facilement à apaiser le courroux de la divinité. Ils se reprochèrent aussi de s'être aliéné Kronos, parce qu'ils lui avaient autrefois offert en sacrifice les enfants des plus puissants citoyens, qu'ils avaient plus tard renoncé à cet usage en achetant des enfants secrètement et en les élevant pour être immolés à ce dieu. Des recherches établirent que plusieurs de ces enfants sacrifiés étaient des enfants supposés. En considérant toutes ces choses et en voyant, de plus, les

28 Mitchell 2006, 61-74.

29 Quinte-Curce IV, 3, 23.

30 Diodore XX, 14.

ennemis campés sous les murs de leur ville, ils furent saisis d'une crainte superstitieuse, et ils se reprochèrent d'avoir négligé les coutumes de leurs pères à l'égard du culte des dieux. Ils décrétèrent donc une grande solennité dans laquelle devaient être sacrifiés deux cents enfants, choisis dans les familles les illustres; quelques citoyens, en butte à des accusations, offrirent volontairement leurs propres enfants, qui n'étaient pas moins de trois cents. Voici quelques détails concernant ce sacrifice. Il y avait une statue d'airain représentant Kronos, les mains étendues et inclinées vers la terre, de manière que l'enfant, qui y était placé, roulait et allait tomber dans un gouffre rempli de feu. »

Cet épisode n'est du reste pas sans précédent puisque, dès 406 av. J.-C., lors du siège d'Agrigente par Himilcon, le sacrifice humain est mis en avant par Diodore :

« Himilcon, voyant toutes ses troupes alarmées par le récit de ces prestiges, tâcha d'abord d'apaiser les mânes des morts dont on avait violé les sépultures. Il offrit ensuite des sacrifices aux dieux selon la coutume de son pays, c'est-à-dire en immolant un enfant à Kronos et en jetant un grand nombre de victimes dans la mer en l'honneur de Poséidon»³¹.

On peut encore glaner, dans les textes relatant le siège de Tyr, d'autres éléments qui contribuent à faire ressortir l'altérité phénicienne, en écho à l'altérité punique. Dès le début du récit, les Tyriens jouent double jeu : ils accueillent Alexandre tout en restant fidèles à Darius, ce qui correspond au *topos* de la *fides punica*³². Alors qu'Alexandre engage, au grand jour, la bataille navale, les Tyriens manœuvrent en catimini, par surprise. Ils sont aussi sauvages et cruels que les Carthaginois lors des Guerres de Sicile et des Guerres Puniques. Analysant le récit grec du massacre des Sélinontains par les Puniques, en 409 av. J.-C., N. Cusumano a très justement parlé de la mise en scène d'un « paradis de la cruauté »³³. Les corps des victimes grecques y sont littéralement déchiquetés par les troupes puniques, agissant comme une horde bestiale. Diodore décrit le spectacle effroyable des ceintures de mains et des têtes fichées sur les lances, en guise de trophée³⁴. Or, à Tyr aussi, les Phéniciens se distinguent par le sadisme de leurs inventions défensives³⁵ :

« Ils avaient fait préparer des espèces de boucliers de fer en forme de chaperons qui, au moyen d'une doublure d'airain, contenaient du sable

31 Diodore XIII, 86.

32 Dubuisson 1983, 159-167 ; Ribichini 1983, 443-448 ; Musti 1991, 161-168 ; Ribichini 1995, 341-347 ; Poinssotte 2002, 77-86.

33 Cusumano 2005, II, 823-828.

34 Diodore XIII, 57.

35 Diodore XVII, 44, 1-3.

qu'ils avaient fait rougir à grand feu. Ils laissaient tomber ces boucliers sur la tête des ennemis qui étaient en-dessous d'eux et, dans le mouvement que ceux-ci faisaient pour s'en débarrasser, le sable brûlant se glissait à travers leur propre armure jusqu'à la peau et les faisait périr dans les cris les plus effroyables. Personne ne pouvait être assez prompt pour les secourir à temps ; et, malgré l'empressement de tous leurs amis, ils mouraient tourmentés par le plus violent de tous les supplices. »

L'hypertrophie verbale et visuelle de la violence, chez Diodore notamment, entre Tyr, Carthage et la Sicile, véhicule un puissant message idéologique : celui de la haine féroce, naturelle, « génétique » que nourriraient les Phéniciens et les Puniqes envers la grécité³⁶. Elle a pour effet d'engendrer, par réaction, une haine grecque de même intensité, mais légitime et même nécessaire. Ainsi, lors du siège de Motyé par les Grecs, en 397 av. J.-C.³⁷, la violence des conquérants a-t-elle vocation à « humaniser », à « culturaliser », c'est-à-dire qu'elle est réglée par des codes et par une éthique, et qu'elle est un « outil de civilisation », de rédemption visant à extirper la barbarie des Phéniciens et des Puniqes afin de les attirer vers la civilisation et ses valeurs. En somme, la violence grecque est légitime, parce qu'elle fait fonction de *paideia* : elle crée les conditions du « progrès », de l'« acculturation » au sens étymologique du terme (« conduire vers la culture »), conformément à une vision parfaitement colonialiste des rapports interculturels.

Deisidaimonia, *asebeia*, *hybris* constituent donc les principaux ingrédients utilisés dans la tradition historiographique grecque pour disqualifier l'ennemi phénicien ou punique. L'attitude vis-à-vis des effigies divines est à cet égard exemplaire : déportation et traitement infâmant comptent au nombre des crimes perpétrés par les Barbares en temps de guerre. En 332, les Tyriens, nous l'avons vu, n'hésitent pas à enchaîner la statue d'Apollon, arrivée chez eux après avoir été « kidnappée » en Sicile par les Carthaginois près d'un siècle plus tôt. Diodore, reprenant le témoignage de Timée, souligne la concordance, le *paradoxon*, entre les deux épisodes, distants dans le temps et dans l'espace³⁸. C'est la statue voyageuse du dieu archégète de Géla qui permet d'opérer le rapprochement et d'en faire un des temps forts de la confrontation Grecs/Barbares. Il s'agit à l'origine d'une *andriai* de bronze, érigée à l'extérieur des murs de la ville, suite à un oracle : une grande consécration qui visait sans doute à enraciner la présence des habitants de Géla dans leur territoire, à les protéger et à renouveler le pacte les liant au dieu³⁹. Déportée à Tyr, la statue fait office de butin, que l'on

36 Diodore XIII, 413.

37 Diodore XIV, 47-53.

38 Sur le synchronisme, qui participe de l'entreprise de « barbarisation » de l'ennemi, voir Asheri 1991-1992 ; Prag 2010, 11-12.

39 Sur la fonction des statues placées aux portes des villes, comme gardiennes du territoire, voir Faraone 1992, 18-35. On peut aussi suggérer un rapprochement avec le cas de Cyrène, où l'érection d'un sanctuaire à Apollon au-devant des portes de la ville fait suite à l'épidémie qui a touché la cité au début du III^e s. av. J.-C. (Faraone 1992, 64).

peut entraver, et n'est requalifiée comme objet de culte que grâce à la victoire d'Alexandre, archétype de la Tyr hellénisée⁴⁰.

Si la tradition du vol des images cultuelles est aussi ancienne que la guerre de Troie – avec le Palladion dérobé à Ilion par Ulysse et Ajax –, elle revêt une signification différente selon que l'on se place du côté grec ou du côté phénico-punique. En Sicile, le transfert de l'*agalma* dédalique de la ville sicane Omphakès vers Géla par Antiphémios s'apparente à un acte légitime, destiné à ancrer la présence hellène dans le territoire et à assurer le succès de l'entreprise coloniale⁴¹. Sur l'île, comme en Grèce égéenne, la fondation de lieux de culte balise la *chôra* et crée les conditions nécessaires à l'épanouissement de la cité⁴². En revanche, le vol de l'Apollon qui veille aux portes de Géla s'inscrit dans une tradition tout autre. Figurant au nombre des spoliations dont ont été victimes les cités grecques lors des deux offensives carthaginoises de 409 et 406-405 av. J.-C., il symbolise, dans le récit de Diodore, l'établissement d'un joug inique et l'usurpation des libertés, et renforce la parenté construite entre les Phéniciens et les Puniques.

Dans son récit du siège de Sélinonte, l'historien insiste sur le fait que les troupes d'Hannibal violent les temples des dieux et mettent la main sur les *anathèmata*, les biens sacrés. Leur comportement est à rebours de celui des Syracusains qui, lorsqu'ils prennent Motyè en 397 av. J.-C., massacrent la population mais ne commettent aucun acte d'impiété⁴³. Les Carthaginois ressemblent ainsi comme des frères aux Perses, ces Barbares d'Asie : lors des guerres médiques, ces derniers n'ont pas hésité à piller et incendier les lieux de culte des Grecs, ramenant des statues divines dans les cales de leurs vaisseaux phéniciens⁴⁴. Les Carthaginois réitèrent leurs outrages aux *anathèmata* lors de la seconde offensive de 406-405 av. J.-C., de plus grande ampleur que la première. Hannibal et Himilcon arrivèrent sur l'île avec une armée immense, aussi bigarrée et composite que le fut jadis celle de Xerxès. Le siège et le pillage de la riche et prospère Agrigente constituent un temps fort du récit diodoréen, qui pourrait être mis en regard avec l'épisode tyrien. Les Carthaginois tentent de combler les fossés à l'aide des tombeaux situés hors des remparts. Ils s'attaquent alors au monument funéraire de Théron, héroïsé par les Agrigentins, pour avoir contribué à la vic-

40 Le destin de l'Apollon de Géla illustre la plasticité symbolique et sémantique d'une statue divine, dont la dimension cultuelle tient uniquement au dispositif qui l'entoure et aux opérations rituelles dont elle fait l'objet. Embarquée dans un vaisseau ennemi, l'effigie sculptée n'est plus l'*agalma* d'un dieu : sortie de son temple, arrachée au socle qui l'ancre dans un lieu et un paysage religieux, elle devient une simple pièce de butin. Cf. Donohue 1997 ; Bettinetti 2001, et, en dernier lieu, Mylonopoulos 2000.

41 Pausanias VIII, 46 ; Michelini 2009, 231-236.

42 Cf. de Polignac 1995, en particulier 118-149.

43 Diodore XIV, 53.

44 Hérodote (VI, 118) rapporte par exemple qu'en 490 av. J.-C. Datis, découvrant une statue d'Apollon dans la cargaison d'un navire phénicien, décide de la laisser à Délos. Les troupes perses ont moins de scrupules en 480 et 479, lorsque la ville d'Athènes est pillée. Sur cette tradition du butin de guerre, voir Miles 2008, 13-104.

toire d'Himère en 480 av. J.-C.⁴⁵ En agissant ainsi, les Puniques s'en prennent à l'une des bornes de la patrie. En effet, le tombeau de Théron, comme enraciné dans le territoire, est garant de la mémoire de la cité, à la manière d'une statue gardienne des portes. La punition ne se fait pas attendre : une épidémie décime les rangs de l'armée carthaginoise, comme si le dieu archer de l'*Iliade*, courroucé, était intervenu en personne. C'est dans ce contexte que les Carthaginois, désarmés, décident, comme les Tyriens en 332 av. J.-C., de recourir au sacrifice humain, l'un de ces *nomoi* que partagent comme des frères Carthaginois et Phéniciens, dans le discours grec. Diodore décrit ensuite le pillage d'Agrigente, dont la population a fui à Géla et Leontinoi, et souligne l'*asebeia*, la *paranomia* et l'*hybris* des Barbares⁴⁶ :

« Dès le point du jour Himilcon fit, avec ses troupes, son entrée dans la ville, et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui y étaient abandonnés. Les Carthaginois arrachèrent des temples ceux qui y avaient cherché un asile et les mirent à mort. On raconte que Tellias, ce citoyen qui surpassait tous ses semblables par ses richesses et sa bienfaisance, partagea le sort infortuné de sa patrie. Il avait voulu, avec quelques autres, se réfugier dans le temple d'Athéna, pensant que cet asile sacré échapperait aux méfaits (*paranomias*) des Carthaginois ; mais voyant leur impiété (*asebeian*), il mit le feu au temple et se brûla lui-même ainsi que tous les trésors que renfermait ce monument. Par ce seul acte il sut prémunir les dieux contre l'impiété, détourner le pillage d'immenses trésors, et surtout dérober sa personne à l'outrage (*hybris*). Himilcon pilla les sanctuaires (*ta hiera*) et les maisons, qu'il fit minutieusement fouiller, et amassa une quantité de butin (*ôpheleian*) telle que devait fournir une cité de deux cent mille âmes, qui, depuis sa fondation, n'avait jamais été prise par l'ennemi, presque la plus riche de toutes les cités grecques, et dont les habitants rivalisaient en ouvrages de luxe de tout genre. En effet, on y trouva un grand nombre de chefs d'œuvre de peinture et d'innombrables statues (*andriantôn*) d'une exécution achevée. Himilcon expédia à Carthage les plus beaux de ces chefs d'œuvre, parmi lesquels se trouvait aussi le taureau de Phalaris, et il vendit le reste du butin à l'enchère. Timée qui, dans son histoire, affirme que ce taureau n'a pas existé du tout, a été dans l'erreur, ainsi que les événements mêmes l'ont démontré. Car Scipion, qui, environ deux cent soixante ans après la prise d'Agrigente, détruisit Carthage, renvoya aux Agrigentins, entre autres objets conservés à Carthage, le taureau de Phalaris, lequel se trouvait encore à Agrigente à l'époque où nous écrivions cet ouvrage. »

L'histoire d'Agrigente est rythmée par la succession de trois phases successives, inscrites dans l'espace par la mobilité de ses statues. Depuis sa fondation

jusqu'en 405, c'est le temps de la ville prospère, peuplée d'*anathèmata*. Vient ensuite celui de la destruction et des affrontements avec les Puniqes, marqué par l'instabilité et les déportations de statues. La prise de Carthage par Scipion inaugure, pour Agrigente comme pour les autres cités grecques de Sicile, l'ère du protectorat romain, au cours de laquelle les statues exilées retrouvent leur territoire, pour fonder un ordre nouveau – qui est intimement lié, dans la phrase de Diodore, à la *destruction* de Carthage. Si à Tyr Alexandre, à la différence de Scipion, choisit de ne pas renvoyer l'Apollon de Géla dans sa cité d'origine, c'est que sa vocation est autre : en instaurant un culte sur place, les Grecs s'approprient ce territoire phénicien et l'« hellénise ». Carthage, elle, va être détruite.

Pour symboliser le retour du patrimoine des Agrigentins annexé jadis par Carthage, avec l'aide des Phéniciens, Diodore ne mentionne pas le sort des statues divines – ni Déméter ni Apollon. Il choisit plutôt de faire référence au taureau de bronze, dans lequel, selon la légende, le tyran Phalaris immolait ses victimes au VI^e siècle av. J.-C.⁴⁷. Pourquoi ? Suggérer l'appropriation de cette statue diabolique par les Carthaginois lui permet de créer un jeu d'écho avec leur pratique du sacrifice humain : le taureau apparaît comme le double de la statue maléfique de Kronos décrite par Diodore⁴⁸. De surcroît l'œuvre, bien connue dans l'historiographie grecque, renvoie à l'histoire de la tyrannie et aux origines de la cité d'Agrigente⁴⁹. Devenue un marqueur identitaire, elle a acquis une valeur symbolique analogue à celle du groupe des tyrannoctones érigé sur l'agora par les Athéniens, comme signe d'une liberté retrouvée après l'expulsion des Pisistratides⁵⁰. Or on se souvient que les premières statues en bronze réalisées par Anténor ont connu elles aussi les vicissitudes du voyage en terre barbare. Volées par les troupes perses lors de la seconde guerre médique, elles ont été finalement restituées aux Athéniens par Alexandre. C'est du moins ce que rapporte Arrien⁵¹ :

« À son entrée dans la ville [Suse], il prit possession du trésor, constitué de cinquante mille talents d'argent et du reste du mobilier royal. Alexandre s'empara sur place de beaucoup d'autres objets que Xerxès avait emmenés en quittant la Grèce, et en particulier les statues de bronze d'Harmodios et d'Aristogiton. Par la suite, Alexandre envoya ces dernières aux Athéniens et, aujourd'hui, elles se trouvent à Athènes, au Céramique, à l'endroit par où nous montons à l'Acropole, juste en face du Métroon, non loin de l'autel des Eudanèmes. »

47 Diodore IX, 19.

48 Diodore XX, 14 ; voir *supra*.

49 La tradition serait née après la chute de la tyrannie (Faraone 1992, 26, n. 68).

50 Miles 2008, 32-33 ; Cardete del Olmo 2010, 68-71.

51 Arrien, *Anabase*, III, 16, 3 ; voir aussi Diodore, XI, 28. Sur les différentes traditions, voir Moggi 1973.

Les tyrannoctones retrouvent enfin leur mère patrie, faisant d'Alexandre le libérateur et le vengeur de la Grèce. Ils ne regagnent toutefois pas leur emplacement d'origine, sur l'agora, où ils avaient été remplacés par un groupe sculpté en marbre, mais se rapprochent de l'Acropole, lieu de naissance du premier Athénien.

Mais revenons à l'offensive carthaginoise de 406-405 av. J.-C. Un autre épisode marquant est le siège avorté de Syracuse⁵² et ses suites. Le général carthaginois pousse l'impiété et l'arrogance jusqu'à installer sa tente *dans* le temple de Zeus – prenant alors la place de son *agalma*. Le pillage du sanctuaire de Déméter et Korè est puni, de nouveau, par une épidémie, suivie de l'incendie de la flotte carthaginoise. En digne frère des Phéniciens, le général carthaginois fuit, tout comme l'avait fait Xerxès à Salamine. Le sort qu'il connaît lorsqu'il rentre dans sa patrie n'a rien d'enviable : ses errances dans les temples de Carthage se terminent par un suicide. Diodore précise qu'il lègue à ses compatriotes une crainte des dieux, une crainte excessive (*deisidaimonia*) qui n'équivaut pas à l'*eusebeia* des Grecs⁵³. Elle se manifeste d'ailleurs peu de temps après, à l'occasion de la révolte des Libyens. Refoulés dans les murs de la ville, les Carthaginois tentent d'apaiser les divinités courroucées⁵⁴ :

« Les Carthaginois, qui avaient manifestement les dieux contre eux, se réunirent tout effrayés, d'abord en petits groupes, et implorèrent la divinité pour apaiser son courroux (*orgès*). La crainte des dieux (*deisidaimonia*) et la terreur s'étaient emparées de toute la ville, et chacun voyait déjà la patrie réduite en esclavage. On rendit un décret qui ordonna d'employer tout moyen pour fléchir les dieux offensés (*asebèthentas*) ; ils admirent dans leurs temples Déméter et Korè, jusqu'alors inconnues aux Carthaginois, et choisirent les citoyens les plus renommés pour présider au culte de ces déesses, auxquelles on éleva solennellement des statues (*tas theas hidrusamenoï*) et on offrit des sacrifices suivant les rites grecs, et parmi les Grecs les plus considérés qui se trouvaient à Carthage, ils nommèrent ceux qui devaient veiller au service de ces divinités. »

Pour apaiser les puissances divines, les Carthaginois ne recourent pas au sacrifice humain, comme ils l'ont fait à Agrigente : ils font appel à des rites grecs, jugés plus efficaces. L'introduction du culte de Déméter et Korè, les deux déesses outragées devant les murailles de Syracuse, permet finalement de sauver Carthage. Le verbe *hidrusai* fait référence à la procédure rituelle de fondation⁵⁵, qui suppose peut-être l'installation de statues, prises parmi le butin rapporté de Sicile. Le texte de Diodore souligne surtout la supériorité accordée aux divinités grecques, apaisées par leurs desservants, eux-mêmes grecs. Somme toute, Car-

52 Diodore XIV, 62.

53 Diodore XIV, 76, 3.

54 Diodore XIV, 77, 4-5.

55 Sur les rituels de consécration des statues de culte, voir Pirenne-Delforge 2008.

thage a vocation – comme Tyr plus tard – à être « hellénisée » : Déméter et Korè peuvent y prendre racine⁵⁶.

On l'a vu avec Diodore, l'histoire des tribulations des statues grecques de Sicile ne s'arrête pas à l'offensive carthaginoise de la fin du V^e siècle av. J.-C. Elle connaît un nouveau tournant à la fin des guerres puniques : l'intervention de Rome provoque, en 146 av. J.-C., leur retour sur l'île. La prise de Carthage permet aux Siciliotes de récupérer leurs talismans, leurs « lieux de mémoire », leurs monuments, dont le taureau de Phalaris. On pourrait croire le cycle clos. Mais l'action de Verrès, gouverneur de Sicile en 73-70 avant notre ère, remet en branle les statues, vers la péninsule italienne cette fois. On dispose à ce sujet d'un témoignage précieux, celui de Cicéron. Dans le 4^e livre de ses *Verrines*, l'orateur dénonce le pillage systématique de la Sicile auquel s'est livré le préteur, en s'appropriant les statues divines, spoliant les communautés de l'île de leur identité et de leurs dieux⁵⁷. Sous sa plume accusatrice, c'est alors l'Apollon d'Agrigente, et non plus le taureau de Phalaris comme chez Diodore, qui devient emblématique des crimes de Verrès⁵⁸ :

« N'as-tu pas enlevé aussi du temple d'Esculape, dans Agrigente, un autre monument du vainqueur de Carthage un très bel Apollon, sur la cuisse duquel le nom de Myron avait été gravé en petits caractères d'argent ? Ce vol, commis en secret par quelques scélérats auxquels le préteur avait confié l'exécution de cette entreprise sacrilège, souleva toute la ville. Les Agrigentins perdaient à la fois le bienfait de Scipion, l'objet de leur culte, l'ornement de leur ville, le monument d'une victoire, et le gage de leur alliance. »

Cicéron oppose la figure du gouverneur impie et arrogant à l'action philhellène de Scipion, dont il célèbre les vertus⁵⁹. Il déploie une argumentation analogue lorsqu'il s'attarde sur le sort réservé à la Diane/Artémis de la cité élyme de Ségeste, privée de sa déesse suite à la reprise en main de la ville par les Carthaginois au début du III^e siècle av. J.-C.⁶⁰ :

56 Le modèle pourrait être celui des pérégrinations des statues en bois d'olivier de Damia et d'Auxesia, transférées d'Épidaure à Égine, où elles prennent finalement racine (Hérodote V, 82-88). Cf. Cicciò 1983.

57 Sur la « réquisition » du patrimoine artistique des cités siciliennes (en particulier les statues) par Verrès, cf. Michelini 2000 ; Berrendonner 2007 (l'auteur souligne en particulier l'importance des statues comme source de prestige et d'attractivité « touristique » pour les cités) ; Miles 2008, 105-151.

58 Cicéron, *Verrines* IV, 43.

59 Cf. François 2006.

60 Cicéron, *Verrines* IV, 34-35. Cicéron ajoute plus loin : « Tu vois ici les Ségestains, tes clients, les alliés, les amis ou peuple romain. Ils certifient qu'après la ruine de Carthage, Scipion l'Africain rendit la statue de Diane à leurs ancêtres ; que cette statue fut posée et consacrée chez eux, sous les auspices de ce grand homme ; que Verrès l'a fait déplacer et enlever ; qu'il a fait disparaître le nom de Scipion. Ils te prient, ils te conjurent de rendre à leur piété l'objet d'un culte sacré, à ta famille les plus beaux titres de sa gloire, et de leur faire reconnaître, en arrachant leur déesse de la maison d'un brigand, la vertu du héros qui, pour eux autrefois, l'enleva des murs d'une ville ennemie. » Si Cicéron s'attarde longuement sur le cas de Ségeste, c'est en vertu de la généalogie mythique qui la rattachait à Énée et l'apparentait

« Elle fut reportée à Ségeste et rétablie dans son premier séjour, au milieu des transports et des acclamations. Elle était posée sur un piédestal fort exhaussé, sur lequel on lisait ces mots en gros caractères : “Scipion l’Africain l’a rendue après la prise de Carthage”. Les citoyens l’honoraient d’un culte religieux ; les étrangers la visitaient ; c’est la première chose qu’on m’ait montrée à Ségeste, pendant ma questure. [...]. Dès que cet ennemi de tous les dieux, ce spoliateur de tous les autels, l’eut aperçue, aussitôt, comme si la déesse l’eût frappé de son flambeau, il s’enflamma pour elle et brûla du désir de la posséder. Il commande aux magistrats de l’enlever du piédestal, et de lui en faire don : rien au monde ne peut lui être plus agréable. Ceux-ci lui représentent qu’ils ne le peuvent sans crime ; que la religion et les lois le leur défendent. Verrès insiste ; il prie, menace, promet, s’emporte. On lui opposait le nom de Scipion ; on cherchait à lui faire entendre que ce qu’il demandait était un don du peuple romain ; que les Ségestains ne pouvaient rien sur une statue que le célèbre général qui l’avait conquise avait placée chez eux comme un monument de la victoire du peuple romain. »

Cicéron reprend à son compte la tradition historiographique grecque en « barbarisant » son adversaire⁶¹ : Verrès, ce « spoliateur de tous les autels », prend les traits d’un Himilcon ou d’un Hannibal. L’orateur prend d’ailleurs soin de préciser que, pour desceller la statue de Diane/Artémis, le criminel a dû faire appel à des gens de Lilybée, les seuls susceptibles d’accepter de se rendre complices d’un tel forfait. Le beau rôle est donné à Scipion, fondateur d’un nouvel ordre en Sicile, libérateur des statues retenues en exil à Carthage. À l’instar de l’Héraclès de Tyr, qui prend le titre de *philalexandros*, l’Apollon d’Agrigente devient « le bienfait de Scipion », avant d’être l’objet de culte des Agrigentins. De même, l’inscription placée sur le socle de la Diane de Ségeste requalifie la statue en présentant la déesse comme l’obligée de son bienfaiteur. Cicéron fait de Scipion un nouvel Alexandre⁶².

Le diptyque Grecs/Barbares, hérité de la tradition historiographique des Guerres médiques, sert de grille de lecture des conflits gréco-puniques et gréco-phéniciens⁶³ ; il est décliné, en Sicile, selon différentes combinatoires qui montrent à quel point la terre sicilienne constitue un riche laboratoire pour

ainsi à Rome, comme il prend soin de le souligner (cf. la communication de J. Prag dans ce volume). Sur les raisons qui ont poussé les Carthaginois à s’emparer de la statue, probablement entre 263 et 260 av. J.-C., voir Tahar 2009.

61 Sur la reprise par Rome, dès le III^e siècle av. J.-C., du discours élaboré par les tyrans de Syracuse après Himère, sur le thème de la « libération » des Grecs face au Barbare carthaginois, voir Prag 2010.

62 Sur les enjeux de la restitution aux cités siciliennes (Agrigente, Géla, Himère, Tyndaris, Ségeste) de leurs statues par Scipion, cf. Ferrary 1998, 578-588 (l’auteur parle, à propos du général romain, d’*aemulatio Alexandri*).

63 Diodore souligne la concordance temporelle entre Himère et les Thermopyles (XI, 24) ; à l’Artémision, ce sont les navires athéniens, côté grec, et Sidoniens, côté barbare, qui s’illustrent (XI, 13).

la construction des identités et l'émergence de liens de « parenté », réels ou fictifs servant à justifier les ambitions territoriales. Nous avons vu comment la manipulation des statues, en particulier, devient un enjeu identitaire susceptible de rendre visibles les dispositions éthiques et éthologiques des peuples se disputant une même terre. À cet égard, la parenté entre Phéniciens et Puniques, de même qu'une affinité entre Grecs et Romains, dessinent les contours d'une anthropologie historique *ante litteram*, alimentée par un certain déterminisme et évolutionnisme géopolitique. Sans nier aux Phéniciens et aux Puniques certains mérites ou qualités, cette tradition historiographique les traite néanmoins comme des « poids morts » de l'histoire, une conception dont on sait qu'elle ressurgit au XX^e siècle dans une perspective antisémitique.

Bibliographie

- Amitay, O. 2008, « Why did Alexander the Great besiege Tyre ? », *Athenaeum* (96), 91-102.
- Asheri, D. 1991-1992, « The art of synchronization in Greek historiography : the case of Timaeus of Tauromenium », *Scripta Classica Israelica* (11), 52-89.
- Berrendonner, C. 2007, « Verrès, les cités, les statues et l'argent », in J. Dubouloz - S. Pittia (éd.), *La Sicile de Cicéron, regards croisés sur les Verrines*. Besançon, 205-227.
- Bettinetti, S. 2001, *La statua di culto nella pratica rituale greca*. Bari.
- Bikerman, E. 1939, « Sur une inscription agonistique de Sidon », in *Mélanges syriens offerts à Monsieur René Dussaud*, I. Paris, 91-99.
- Bonnet, C. 2005, « Carthage, l'« autre nation » dans l'historiographie ancienne et moderne », *Anabases* (1), 139-160.
- Bonnet, C. 2011, « Le destin féminin de Carthage », *Pallas* (85), 19-29.
- Calame, C. 2008, « Fabrications grecques de l'humain : identités de l'homme civilisé et cultures des autres », *I quaderni del ramo d'oro on-line* (1), 33-53.
- Cardete del Olmo, M.^a C. 2010, *Paisaje, identidad y religión : imágenes de la Sicilia antigua*. Barcelona.
- Ciccì, M. 1983, « Il santuario di Damia e Auxesia e il conflitto tra Atene ed Egina (Herod. V, 82-88) », *Contributi dell'Istituto di Storia Antica-Università Cattolica di Milano* (IX), 95-104.
- Curry, O. 1995, *Les parentés légendaires entre les cités grecques*. Genève.
- Cusumano, N. 2005, « Il massacro dei Selinuntini nel 409 : alcune osservazioni », in *Atti del V Congresso internazionale di studi fenici e punici*. Palermo, II, 823-828.
- Donohue, A. A. 1997, « The Greek Images of the Gods. Considerations on terminology and methodology », *Hephaistos* (15), 31-45.

- Dubuisson, M. 1983, « L'image du Carthaginois dans la littérature latine », in *Studia Phoenicia*, I-II. Louvain, 159-167.
- Ebert, J. 1972, *Griechische Epigramme auf Sieger in gymnischen und hippischen Agonen*. Berlin.
- Edwards, R. B. 1979, *Kadmos the Phoenician. A Study in Greek Legends and the Mycenaean Age*. Amsterdam.
- Faraone, C. 1992, *Talismans and Trojan Horses*, Oxford.
- Ferrary, J.-L. 1988, *Philhellénisme et impérialisme : aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*. Rome-Paris.
- Hartog, F. 2001, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, 2^e éd. Paris.
- Ferjaoui, A. 1993, *Recherches sur les relations entre l'Orient phénicien et Carthage*. Fribourg - Göttingen.
- François, P. 2006, « Scipion l'Africain et l'hellénisation », in P. François - P. Moret - S. Péré-Noguès (éd.), *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.) = Pallas* (70), 313-328.
- Gauthier, Ph. 1966, « Le parallèle Himère-Salamine au V^e et au IV^e siècles av. J.-C. », *Revue des Études Anciennes* (68), 5-32.
- Haegemans, K. 2000, « Elissa the first queen of Carthage through Timaeus' eyes », *Ancient Society* (30), 277-291.
- Isaac, B. 2004, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*. Princeton-Oxford.
- Jones, C. P. 1999, *Kinship Diplomacy in the Ancient World*. Cambridge Mass.
- Krings, V. 1998, *Carthage et les Grecs. C. 580-480 av. J.-C. Textes et histoire*. Leiden.
- Lancel, S. 1992, *Carthage*. Paris.
- Lane Fox, R. 1973, *Alexander the Great*. Londres.
- Lücke, S. 2000, *Syngeneia. Epigraphisch-historische Studien zu einem Phänomen der antiken griechischen Diplomatie*. Francfort 2000.
- Marincola, J. 2007, « Universal History from Ephorus to Diodorus », in *Id.* (éd.), *A Companion to Greek and Roman Historiography*, I. Malden-Oxford-Carlton, 171-179.
- Merkelbach, R. - Stauber, J. 2002, *Steinepigramme aus dem griechischen Osten*, IV. Munich-Leipzig.
- Michelini C. 2000, « Il patrimonio artistico di alcune poleis siceliote nel *De Signis* ciceroniano », in *Terze Giornate Internazionali di Studi sull'Area Elima*. Pisa-Gibellina, 777-808.
- Michelini, C. 2009, « Storie di statue di Sicilia : tra realtà e immagine », in C. Ampolo et alii, *Immagine e immagini della Sicilia e di altre isole del Mediterraneo antico*, I. Pisa, 231-236.
- Miles, M. 2008, *Art as Plunder. Ancient Origins of Debate about Cultural Pro-*

- perty*. Cambridge.
- Mitchell, L. 2006, « Born to Rule ? Succession in the Argead Royal House », in W. Heckel - L. Tritle - P. Wheatley (éd.), *Alexander's Empire. Formulation to Decay*. Claremont, 61-74.
- Moggi, M. 1973, « I furti di statue attribuiti a Serse e le relative restituzioni », *ASNP* (s. III, 1), 1-42.
- Musti, D. 1991, « Modi e fasi della rappresentazione dei Fenici nelle fonti letterarie greche », in *Atti del II Congresso internazionale di studi fenici e punici*. Rome, 161-168.
- Mylonopoulos, J. 2000, « Divine Images versus cult images. An endless story about theories, methods and terminologies », in *Divine Images and Human Imaginations in Ancient Greece and Rome*. Leiden, 1-19.
- Pirenne-Delforge, V. 2008, « Des marmites pour un méchant petit hermès ! ou comment consacrer une statue », in S. Estienne *et alii* (éd.), *Image et religion dans l'Antiquité gréco-romaine*. Naples, 103-110.
- Poinsotte, J.-M. 2002, « L'image du Carthaginois à Rome », in C. Briand-Ponsart - S. Crogiez (éd.), *L'Afrique du Nord antique et médiévale : mémoire, identité et imaginaire*. Rouen, 77-86.
- de Polignac, F. 1995, *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société, VIII^e-VII^e siècles*, éd. rev. Paris.
- Pownall, F. 2006, « The Panhellenism of Isocrates », in W. Heckel - L. Tritle - P. Wheatley (éd.), *Alexander's Empire. Formulation to Decay*. Claremont, 13-25.
- Prag, J. 2010, « Tyrannizing Sicily: The Despots Who Cried 'Carthage!' », in F. Vervaeke - A. Turner - K.O. Chong-Gossard (éd.), *Public and Private Lies: The Discourse of Despotism and Deceit in the Graeco-Roman World*. Leiden, 51-71.
- Ribichini, S. 1983, « Mito e storia : l'immagine dei Fenici nelle fonti classiche », in *Atti del Primo Congresso di studi fenici e punici*. Rome, 443-448.
- Ribichini, S. 1995, « Les Phéniciens à Rhodes face à la mythologie classique. Ruses, calembours et prééminence culturelle », in *Actes du III^e Congrès d'études phéniciennes et puniques*. Tunis, 341-347.
- Scheid, J. - Svenbro, J. 1985, « Byrsa. La ruse d'Elissa et la fondation de Carthage », *Annales E.S.C.*, 328-342.
- Scheer, T. S. 2005, « The Past in a Hellenistic Present : Myth and Local Tradition », in A. Erskine (éd.), *A Companion to the Hellenistic World*. Oxford, 216-231.
- Tahar, M. 2009, « À propos du culte d'Artémis à l'époque punique », *Africa Reppal*, XIV, 185-195.

Indice

<i>Una premessa</i>	5
ROBERTO SAMMARTANO <i>Syngeneia</i> e tradizioni coloniali in Sicilia (<i>IG XII, IV, I, 222-223; I Magnesia 72</i>)	15
M ^a CRUZ CARDETE DEL OLMO Territorialización de la creencia: el caso Gelo	43
CALOGERO MICCICHÉ Siracusa e Akragas nel V sec. a.C. fra <i>symmachiai</i> e <i>philotimiai</i>	61
DANIELA BONANNO La supplica di Ducezio ai Siracusani e l'associazione <i>tyche-nemesis</i> nella <i>Biblioteca storica</i> di Diodoro Siculo	75
SOPHIE COLLIN BOUFFIER Parentés et spécificités culturelles en Sicile grecque à travers les tablettes de malédiction	89
SANDRA PÉRÉ-NOGUÈS « La Maison du dynaste » : réflexions autour du cercle politique et familial de Denys l'Ancien	113
GIOVANNA BRUNO SUNSERI Politiche matrimoniali di tiranni di Sicilia tra V e IV secolo a.C.	125
AUDE COHEN-SKALLI Ἐεὐία e φιλία a Siracusa: influenze pitagoriche nella tirannide di Dionigi II	143
CORINNE BONNET & ADELINE GRAND-CLÉMENT La « barbarisation de l'ennemi » : la parenté entre Phéniciens et Carthaginois dans l'historiographie grecque relative à la Sicile	161
JONATHAN PRAG Kinship diplomacy between Sicily and Rome	179
DANIELA MOTTA Conflitti religiosi al tempo di Galla Placidia e Costanzo. A proposito di Olimpiodoro fr. 15 M	207